

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits. Cela peut être la SACD pour la France, la SABAM pour la Belgique, la SSA pour la Suisse, la SACD Canada pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

GEORGES

Alain GIBAUD

« Mais enfin, fêter ses cinquante ans, ce n'est tout de même pas un drame ? »

« Non. Ca fait seulement partie des choses qui arrivent. Il paraît d'ailleurs que ça arrive à beaucoup de monde. »

Bonjour l'ambiance !

Entre Georges et son épouse, la très bourgeoise Marie-Clotilde, c'est la guerre de tranchées depuis plusieurs semaines. Et cette journée, au cours de laquelle on s'apprête néanmoins à célébrer le demi-siècle de monsieur, ressemble pour l'instant à toutes les autres : un incessant pugilat verbal.

Ah, décidément, qu'il est difficile à franchir, chez l'homme, ce fameux cap de la cinquantaine...

Une « deuxième adolescence », comme l'explique si bien Amandine, la jeune et jolie docteur.

Venue pour contrôler le cœur fatigué de Georges, elle va, involontairement, le lui mettre sans dessus dessous.

L'arrivée « à l'improviste » de Gaëtan, designer débutant mais vrai « fils à maman », ne va pas contribuer à adoucir l'atmosphère.

Il ne manquait vraiment plus que la venue de la revêche Eglantine, cousine germaine de Marie-Clotilde, pour que se lève un vent de folie sur cet après-midi d'hiver chez des gens comme vous et moi... ou presque.

*Tous droits de reproduction, diffusion et représentation réservés
SACD n° 218551*

SITE OFFICIEL D'ALAIN GIBAUD :
www.alaingibaud.com

GEORGES

Comédie en un acte d'Alain GIBAUD

Georges Bonnard : l'homme de 50 ans

Marie-Clotilde Bonnard : la femme de Georges

Amandine Trinchaud : la jeune docteur

Gaëtan Bonnard : le fils

Eglantine de Briselames : la cousine

*La pièce «Georges» a été créée le 14 avril 2001
au Théâtre Gérard Philipe de Montpellier (France)*

La scène représente la grande pièce à vivre d'un intérieur bourgeois, à la fois salon et salle à manger.

Il y a trois accès sur scène :

- une porte donnant sur l'extérieur de la maison
- une porte (ou un rideau) censée mener à la cuisine, et au reste de l'habitation
- la porte des toilettes

Eléments de décor :

- une table et des chaises
- un canapé
- un portemanteau

Durée : 1 heure

(Hiver. Seize heures. C'est aujourd'hui l'anniversaire de GEORGES qui s'apprête à fêter ses cinquante ans. L'air abattu, il s'emploie avec son épouse MARIE-CLOTILDE, femme à l'apparence snob, à déplacer la table de la salle à manger vers le centre de la pièce)

MARIE-CLOTILDE : Allez, mon Jojo : à la une, à la deux, à la trois !

(GEORGES, apparemment incapable du moindre effort, laisse traîner les pieds de la table au lieu de la soulever)

MARIE-CLOTILDE : Cela t'ennuierait d'y mettre un peu de bonne volonté ?

GEORGES : Je fais ce que je peux...

(Nouvel essai, sans plus de succès)

MARIE-CLOTILDE : Georges, cela commence à bien faire. Quand je pense à tout le mal que je me suis donné pour t'offrir un bel anniversaire...

GEORGES : Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus ?

MARIE-CLOTILDE : Mais enfin, fêter ses cinquante ans, ce n'est tout de même pas un drame ?

GEORGES : Non. Ca fait seulement partie des choses qui arrivent. Il paraît d'ailleurs que ça arrive à beaucoup de monde. *(grave)* Marie-Clo, cette nuit, je n'ai pas pu fermer l'œil. J'ai passé mon temps à faire le bilan d'un demi-siècle d'échecs. Résultat : je crois bien que la seule chose que je n'ai pas ratée, c'est ma naissance. Le simple fait que je sois là en est la preuve.

MARIE-CLOTILDE : Tu brosses un bien sombre tableau de ce qui, pour ma part, ressemble à un parcours plutôt honnête, voire exemplaire. Pour quelqu'un qui n'était au départ qu'un...

GEORGES : ...un minable. Et à l'arrivée ça n'a pas vraiment changé.

MARIE-CLOTILDE : Tu n'as quand même pas échoué dans toutes tes entreprises. Tiens, par exemple, notre amour de Gaëtan, n'est-ce pas là une belle réussite ?

GEORGES : Parlons-en de ce fainéant. Ce fils indigne qui ose se prélasser à longueur de journée dans un bureau, quand son père a sué durant plus de trente ans à l'usine.

MARIE-CLOTILDE : Il ne faut pas avoir une vision aussi fermée des choses. Gaëtan travaille beaucoup lui aussi. Simplement, on ne peut pas comparer ton époque à la sienne, ni ton métier au sien, voilà tout.

GEORGES : Son métier ? Tu appelles ça un métier ? « Désigneur ». Je ne sais même pas ce que ça signifie exactement.

MARIE-CLOTILDE : « Di-zaï-neur ». Gaëtan s'occupe de mettre en valeur divers produits afin d'en maximiser l'impact sur le marché.

GEORGES : Oui, eh bien parlons-en de l'impact maximisé du dernier produit en date.

MARIE-CLOTILDE : La lotion contre la chute des cheveux ? Le concept était trop moderne et les gens n'ont pas suivi, c'est tout. C'est d'ailleurs ce que je lui répète sans cesse : « Gaëtan, attention. Ne te positionne pas trop à l'avant-garde. Tu as toujours dix ans d'avance, et cela pourrait te jouer des tours. »

GEORGES : Moi, je dirais plutôt dix ans d'âge mental. « Préserve-tifs », ça ne sonne pas de façon bizarre à tes oreilles ?

MARIE-CLOTILDE : Pas du tout. Je n'y vois rien de choquant à priori.

GEORGES : Et l'affiche, elle ne t'a pas choquée ? Un bellâtre musclé, en string, avec au-dessous ce merveilleux slogan : « De nos jours, l'homme actif, utilise Préserve-tifs ». Je doute que le message soit passé comme il fallait.

MARIE-CLOTILDE : Pour ma part, je fais confiance à Gaëtan. Il a suffisamment de qualités pour réussir dans sa vie professionnelle, à commencer par son imagination débordante.

GEORGES : Ah, ça oui. Ca déborde de partout. Au point qu'on se demande parfois où il va les chercher ses idées géniales.

MARIE-CLOTILDE : Avoue tout de même qu'il sait prendre des initiatives. Ce qui n'est pas donné à tout le monde.

GEORGES : Tu me cherches, là ?

MARIE-CLOTILDE : Pas du tout. Par contre, ce qui est vrai, c'est que j'accepte mal de te voir tourner toute la journée sans rien faire. Enfin, « tourner »... « Rester avachi » serait plus près de la vérité.

GEORGES : Tu veux m'humilier, c'est ça ?

MARIE-CLOTILDE : Je pense simplement qu'il serait peut-être souhaitable, pour ton bien et pour celui des autres, que tu retrouves rapidement un emploi.

GEORGES : Trop tard. Je suis trop âgé pour travailler. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est ce qu'on m'a répondu chaque fois que j'ai entrepris des démarches. Eh oui, que veux-tu, de nos jours, cinquante ans c'est déjà le début de la sénilité. Ceci dit, tu as l'air d'avoir oublié que si tu peux te permettre, toi, Marie-Clotilde Bonnard, ex-Marie-Clotilde de Fochignon, de passer tes journées à papoter avec tes copines, c'est bien grâce à mes années d'usine et à l'héritage de ma vieille tante Jeanne. Si on avait dû uniquement compter sur ton patronyme à matricule...

MARIE-CLOTILDE : A particule, mon cher. Et puis surtout, ne me remercie pas pour tous les sacrifices auxquels j'ai dû consentir afin que notre foyer bénéficie d'une excellente réputation auprès de notre entourage.

GEORGES : Parlons-en de notre entourage. Tu fais peut-être allusion à ces parasites qui accourent aux dîners de Madâââme, pour se remplir l'estomac aux frais de la princesse ?

MARIE-CLOTILDE : Ce n'est pas une nouveauté, à la compagnie de mes amis tu as toujours préféré celle des piliers de bar du secteur.

GEORGES : Marie-Clo, si tu continues à me pousser à bout, je sens que je vais faire une grosse bêtise !

MARIE-CLOTILDE : En avalant trente comprimés laxatifs, comme la semaine dernière ? Résultat : état d'urgence dans les toilettes pendant trois jours.

GEORGES : C'est ça, moque-toi. Ca prouve que tu n'as rien compris. C'était un geste spontané, un appel, un S.O.S. désespéré...

MARIE-CLOTILDE : Par moment, tu es un véritable enfant.

GEORGES : J'ai craqué, voilà tout. Et si tu n'avais pas eu la bonne idée de mettre les plaquettes de comprimés laxatifs bleus dans cette boîte de barbituriques bleus...

(Moment de silence)

MARIE-CLOTILDE (calmement) : Georges ?

GEORGES (calmement lui aussi) : Marie-Clo ?

MARIE-CLOTILDE : Si nous cessions enfin ces disputes qui ne sont pas faites pour arranger tes douleurs ventriculaires ?

GEORGES : Ce n'est pas tellement le ventre, c'est surtout ce petit ennui au cœur.

MARIE-CLOTILDE : Un petit ennui ? Je crois plutôt qu'il serait temps de prendre tout ceci au sérieux.

GEORGES : Il n'y a pas à s'inquiéter. A l'âge que j'ai, c'est normal de se sentir parfois un peu faible.

MARIE-CLOTILDE : Evidemment, pour ce genre de choses aussi, ton « grand âge » a bon dos. Et tes malaises ?

GEORGES : Puisque je te dis que ce n'est rien.

MARIE-CLOTILDE : Eh bien moi, je ne serai pleinement rassurée que quand tu auras passé un examen complet. Là, enfin, nous serons fixés. Et tant mieux s'il ne s'agit que d'un problème passager lié au stress.

GEORGES : Au stress ?! Quel stress ?!

MARIE-CLOTILDE : Le stress causé par l'inactivité. C'est un phénomène bien connu chez les gens qui, comme toi, se retrouvent sans emploi du jour au lendemain.

GEORGES : Stressé de ne rien faire... Elle est bien bonne, celle là...

MARIE-CLOTILDE : D'ailleurs, heu... Autant te l'avouer tout de suite, j'ai appelé le médecin et il sera bientôt là.

GEORGES : Quoi ?!!

MARIE-CLOTILDE : J'ai pris cette difficile décision sans te consulter car je veux que tu passes cet examen sans tarder. Je me fais trop de mauvais sang pour continuer comme ça.

GEORGES : Poignardé dans le dos par ma propre femme ! Le jour même de mes cinquante ans !

MARIE-CLOTILDE : Pas du tout, Georges, essaie de me comprendre...

GEORGES : Eh bien soit, je ferai face dignement. Mais, dis-moi, ton toubib, c'est pas le père Boulard, au moins ? Parce que celui-là, je ne suis pas près de l'oublier avec ses séries d'intraveineuses dans les fesses.

MARIE-CLOTILDE : Non, le docteur Boulard a pris sa retraite comme il l'avait annoncé.

GEORGES : Pas trop tôt. A quatre-vingt onze ans, on peut dire qu'il en aura profité jusqu'au bout...

MARIE-CLOTILDE : Son remplaçant est un jeune généraliste dont on dit le plus grand bien.

GEORGES : A l'époque, on disait également le plus grand bien de Boulard...

(GEORGES semble soudain pris d'un malaise)

MARIE-CLOTILDE : Georges ?! Ca ne va pas ?

GEORGES : Ce... Des bouffées de chaleur... Il faudrait que je prenne l'air...

MARIE-CLOTILDE : L'air enfumé des bistrots ? Et, bien entendu, je ne te reverrais pas avant ce soir. Georges, tu ne quitteras cette maison qu'après le passage du docteur. Si tu te sens mal, tu n'as qu'à aller t'étendre sur le canapé.

(GEORGES s'exécute en grommelant)

MARIE-CLOTILDE : A propos de besoin d'air pur, je te préviens qu'à partir de ce soir nous ne dormirons plus avec la fenêtre grande ouverte. Nous sommes en hiver, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

GEORGES : Tu sais bien que la nuit, j'ai l'impression d'étoffer. Je n'arrive à trouver le sommeil que dans une chambre bien aérée.

MARIE-CLOTILDE : Encore faudrait-il que tu t'aères du bon côté de la fenêtre. Cinq fois, ce mois-ci, que je te retrouve, au petit matin, allongé frigorifié sur la pelouse.

GEORGES : J'ai des insomnies terribles. Alors, je vais m'asseoir sur l'herbe, pour me détendre.

MARIE-CLOTILDE : Pour te détendre, mais bien sûr... Non, moi, ce que je crois, c'est que tu débloques complètement...

(**MARIE-CLOTILDE**, avec un air d'impuissance et de lassitude, va prendre un magazine, s'asseoit à la table et commence à lire. Au bout de quelques secondes, **GEORGES** se lève et fait les cent pas autour de la table avec l'air de celui qui ne tient pas en place)

GEORGES : C'est quoi ton bouquin ?

MARIE-CLOTILDE : « Crénuscle », la revue des grandes familles d'Europe.

GEORGES : Passionnant...

(**GEORGES** va alors se placer debout derrière **MARIE-CLOTILDE**. Tout en lisant par-dessus l'épaule de celle-ci, il n'arrête pas de ricaner)

MARIE-CLOTILDE : Georges, arrête. J'ai horreur qu'on lise par-dessus mon épaule.

GEORGES : Regarde-moi ces têtes d'abrutis. Tu me diras, c'est pas étonnant. Depuis des siècles qu'ils se marient entre cousins plus ou moins proches...

MARIE-CLOTILDE : Maintenant, ça suffit !

GEORGES : J'ai bien le droit de plaisanter, non ?

MARIE-CLOTILDE : Et moi le droit de me sentir visée. Finalement, je me dis que j'aurais peut-être mieux fait d'écouter mon père le jour où il m'a déconseillé d'épouser un roturier.

GEORGES : Je suis persuadé qu'il n'a pas été si mécontent que ça de nous marier. A l'époque où je t'ai rencontrée, ta famille se trouvait dans un tel état de délabrement moral et financier, qu'il ne comptait plus depuis déjà longtemps sur l'arrivée providentielle d'un prince héritier.

MARIE-CLOTILDE : Ce que tu peux être méchant !

GEORGES : Réaliste.

MARIE-CLOTILDE : Ceci étant, même au plus fort de son délabrement moral et financier, comme tu le dis si joliment, ma famille a toujours su perpétuer les règles de savoir-vivre qui faisaient la grandeur de nos aïeux.

GEORGES : On voit ce que ça a donné au fil des décennies : une espèce en voie de disparition dont les derniers représentants sont parqués dans des réserves de luxe.

MARIE-CLOTILDE : Va donc te rasseoir, gros stupide.

(**GEORGES**, rigolard, va se rasseoir dans le canapé)

MARIE-CLOTILDE : Vivement que le docteur t'examine. Tu touches le fond.

GEORGES : Si tu veux mon avis, le fond tu n'en est pas très loin non plus. Que faisais-tu donc tout à l'heure, après le repas, comme tous les jours depuis des années ? Tu étais devant ta télé, en extase devant le mille-cinq-cent-vingt-huitième épisode de « Cœurs brisés ». Je me demande si ce genre d'abrutissement passif ne mériterait pas également un suivi médical.

(A cet instant, le téléphone sonne. **MARIE-CLOTILDE** va répondre)

MARIE-CLOTILDE : Allo ? Ah, c'est vous Eglantine. (**moue de Georges**) Oui, bien sûr. Venez quand vous voulez, nous ne bougeons pas d'ici. C'est cela. A tout de suite.

(**MARIE-CLOTILDE** raccroche)

GEORGES : Eussé-je bien ouï ? Aurasse-tu bien sussuré ce doux prénom d'Eglantine ?

MARIE-CLOTILDE : Tout à fait. Ma chère cousine va venir prendre le goûter avec nous, si tu n'y vois pas d'inconvénient...

GEORGES : A part elle, je ne vois pas d'autre inconvénient...

(On sonne à l'entrée. **MARIE-CLOTILDE** va ouvrir. C'est une jeune fille plutôt belle et distinguée, vêtue d'un long manteau, mallette à la main, qui se présente)

MARIE-CLOTILDE : Vous désirez ?

AMANDINE : Docteur Trinchaud. Vous êtes madame Bonnard ?

MARIE-CLOTILDE (surprise) : Heu... Oui. Entrez, je vous en prie. (elle aide Amandine à se débarrasser de son manteau et va l'accrocher au portemanteau. Amandine porte une tenue soignée) Excusez ma surprise, mais je ne m'attendais pas à ce que... A ce que le docteur soit une jeune doctoresse, si je peux employer ce terme.

AMANDINE : Vous êtes tout excusée. Vous m'avez appelée pour votre mari, c'est cela ?

MARIE-CLOTILDE : C'est exact. (montrant le canapé) Je vous présente Georges.

AMANDINE : Bonjour, monsieur Bonnard.

GEORGES (avachi) : Bonjour.

AMANDINE : Alors, quel est le problème ?

MARIE-CLOTILDE : Docteur, je ne sais quoi penser. Son cœur déraille de temps en temps, ce qui lui occasionne des malaises. Mais ce qui m'inquiète le plus, à la limite, c'est son comportement. Il est irascible, susceptible, nerveux, parfois dans une forme à tout casser, l'instant d'après, d'une extrême faiblesse... En vingt-cinq ans de vie commune, c'est la première fois que je le vois comme ça.

AMANDINE : Quel âge a votre mari ?

MARIE-CLOTILDE : Eh bien justement, il fête ses cinquante ans aujourd'hui. Mais, vu la façon dont la journée a commencé, les réjouissances prévues me semblent compromises...

AMANDINE : C'est parfait.

MARIE-CLOTILDE : Pardon ?!

AMANDINE : Non, je voulais juste dire que nous tenons peut-être là l'explication du comportement de monsieur Bonnard. Vous savez, le cap de la cinquantaine est, particulièrement chez les hommes, un passage difficile à assumer. Pour imager la chose, disons qu'on peut comparer cela à une deuxième adolescence.

GEORGES (*tout en se levant mollement, rigolard*) : Tu as entendu, chérie ? Je ne vais pas tarder à te réclamer une mobylette, pour aller me balader avec les copains. Hé, hé...

(**GEORGES** va aux toilettes. **MARIE-CLOTILDE** et **AMANDINE** le suivent des yeux jusqu'à ce qu'il ait refermé la porte)

MARIE-CLOTILDE : Vous voyez le genre ?

AMANDINE : Cela ne fait que confirmer mon diagnostic.

MARIE-CLOTILDE : Et vous en pensez quoi ?

AMANDINE : Je vous mentirais si je vous disais qu'il existe un remède miracle. Quoi qu'il en soit, je vais quand même examiner votre mari pour ses problèmes cardiaques.

MARIE-CLOTILDE : Et vous croyez que cela va durer encore longtemps ?

AMANDINE : En général, ça se calme au bout de quelques mois. Il suffit de laisser passer l'orage.

MARIE-CLOTILDE : Pourvu que je tienne le coup...

(**GEORGES** sort des toilettes en sifflotant. Il retourne s'étendre sur le canapé)

AMANDINE : Monsieur Bonnard, ça ne vous gêne pas si je vous examine rapidement, juste pour un petit contrôle ?

GEORGES : Faites. Ca rassurera ma femme.

(AMANDINE prend son tensiomètre, son stéthoscope, et va s'asseoir près de GEORGES)

MARIE-CLOTILDE (*à Amandine*) : Je vous offre un café ?

AMANDINE : Merci, mais je viens d'en boire deux tasses. C'est ma petite faiblesse. Je « carbure » au café toute la journée.

MARIE-CLOTILDE : Bah, nous avons tous nos petits vices cachés. Tenez, moi, Georges pourra vous le dire, c'est le feuilleton télé « Cœurs brisés ». Je suis une inconditionnelle.

AMANDINE : Vous aussi ?!

MARIE-CLOTILDE : Pourquoi ? Vous connaissez ?!

AMANDINE : Si je connais ?! Et comment ! Je n'ai pratiquement pas raté un seul épisode en huit ans. D'ailleurs, si je fais toujours, sauf urgence, ma pause quotidienne entre quatorze et quinze heures, ce n'est pas vraiment un hasard.

MARIE-CLOTILDE : Ca alors ! Quelle coïncidence !

GEORGES (*à lui-même, moqueur*) : Quelle extraordinaire coïncidence ! Quand on sait que neuf femmes sur dix regardent ce genre d'aneries...

MARIE-CLOTILDE : J'ai justement manqué l'épisode d'hier. Vous l'avez vu ?

AMANDINE : Oui. Je vous dis pas, un terrible suspense...

GEORGES (*il se moque d'elles en les imitant*) : Si vous saviez, un suspense à mourir...

MARIE-CLOTILDE : Ne me faites pas languir : est-ce que Jane a retrouvé son demi-frère Tim, le neveu de Kate, celle qui a épousé John, le copain de Frank ?

AMANDINE : Ouiii ! C'est d'ailleurs pour ça que dans l'épisode d'aujourd'hui, elle a rompu ses fiançailles avec David Starkinson...

MARIE-CLOTILDE (*rêveuse*) : Ah, ce David...

AMANDINE (*rêveuse*) : Ah, oui, ce David...

GEORGES : Dites docteur, c'est pas que, mais vous êtes ici pour David Starkinson ou pour moi ?

AMANDINE (*qui redescend sur terre*) : Heu, excusez-moi, monsieur Bonnard...

(A cet instant, off, coups de klaxon répétés provenant de l'extérieur de la maison)

MARIE-CLOTILDE : Il me semble reconnaître ce klaxon...

(MARIE-CLOTILDE sort de la maison. AMANDINE prend son tensiomètre et le place sur le bras de GEORGES)

AMANDINE : Houlà ! Ces derniers temps, vous ne vous êtes pas senti moins en forme que d'habitude ?

GEORGES : Heu... Oui... Pourquoi donc ?

AMANDINE : 8,3 de tension. C'est pas génial.

GEORGES : C'est déjà moins grave que s'il s'agissait de mon Q.I., non ?

AMANDINE : Très drôle. On va regarder le cœur... (*elle ausculte la poitrine de Georges*) C'est curieux, j'ai du mal à entendre les battements. Il y a de drôles de bruits parasites...

GEORGES : Pas étonnant. Entre les crevettes du déjeuner qui finissent d'agoniser, et les langoustines qui se battent en duel, il doit y avoir de la friture sur la ligne.

AMANDINE : Je constate que vous n'êtes pas fatigué au niveau du sens de l'humour. C'est très bien, mais vous ne devriez pas plaisanter avec votre santé. (*elle se lève et va ranger ses instruments dans sa mallette*) Pour tout vous dire, je vous trouve assez faible. Il faudrait peut-être songer à prendre un peu de repos.

GEORGES : Je voudrais bien mais c'est impossible. La nuit, je n'arrive pas à dormir, et la journée, c'est continuellement la guerre avec ma femme.

AMANDINE : Essayez de discuter calmement avec elle. Cherchez des solutions. Et puis surtout, dites-vous bien que vous n'êtes pas un cas unique. Beaucoup d'hommes traversent en ce moment la même mauvaise passe que vous.

GEORGES : Ca, c'est sûr. Tout ce que je demande, c'est qu'on me fiche la paix. Alors je me doute bien qu'on doit être nombreux sur terre à avoir les mêmes aspirations...

AMANDINE : Monsieur Bonnard, je n'irai pas par quatre chemins. Qu'actuellement vous ne vous sentiez pas tout à fait dans votre assiette, c'est une chose. Ce qui est par contre beaucoup plus sérieux, c'est votre cœur. Si vous ne le ménagez pas, vous allez vous retrouver quelque part où, effectivement, on vous fichera la paix pour l'éternité.

GEORGES : Bon, je vous promets de faire un effort... Vous allez me prescrire un traitement ?

AMANDINE : Oui. Mais pour l'instant, à y être, je vais vous faire une petite séance d'accupuncture pour vous relaxer.

GEORGES : Quoi ?! Ce truc chinois avec les aiguilles ?!

AMANDINE : Oui, ce truc chinois.

GEORGES : Et vous pensez que ça va me faire du bien, d'être torturé à coups d'aiguilles plantées sur tout le corps ?

AMANDINE : Il ne s'agit pas de vous torturer. Les aiguilles ne sont pas placées n'importe où, mais sur des points d'énergie bien précis. D'ailleurs, « puncture », ça signifie « point ».

GEORGES : Et « accu » ?

AMANDINE : Heu... « accu »... Eh bien, « accu » parce que ça vous recharge les « accus » en moins de deux, voilà.

GEORGES (pas convaincu) : C'est fou ce que je m'attends à être relaxé...

(AMANDINE prépare les aiguilles)

AMANDINE : Et votre femme qui ne revient pas... Vous ne pensez pas qu'elle a eu un problème ?

GEORGES : C'est fort possible. Un problème chronique, toujours le même, qui a pour nom « Eglantine de Briselames ».

AMANDINE : Qui est-ce ?

GEORGES : Sa cousine germaine. La mégère qui klaxonnait à l'instant comme une dingue, c'est elle. Je me demande ce qui a encore bien pu lui arriver à celle-là...

AMANDINE : Vous n'avez pas l'air de la porter dans votre cœur, n'est-ce pas ?

GEORGES : C'est rien de le dire.

(AMANDINE s'approche de GEORGES)

AMANDINE : C'est parti, détendez-vous.

(Elle lui plante une première aiguille dans la main, la deuxième aiguille dans l'autre main... GEORGES esquisse un petit rictus de douleur. Ensuite, les oreilles : GEORGES laisse échapper un gémissement)

AMANDINE : Ce que les hommes peuvent être douillets... Allez, la dernière...

GEORGES : Pas là ! Pas le nez ! Aahhhh !

AMANDINE : Ne bougez pas, s'il vous plaît... Hop !

(D'un geste précis, elle plante l'aiguille sur le bout du nez de GEORGES)

AMANDINE : Et voilà. Essayez de rester calme pendant cinq minutes.

(GEORGES reste allongé sans bouger. Quelques secondes s'écoulent. AMANDINE fait un peu de rangement dans sa mallette)

AMANDINE : Ca va ?

GEORGES (immobile) : A part l'aiguille du nez qui me fait loucher, ça peut aller.

Pour recevoir le texte intégral par mail, merci de
me contacter à cette adresse :

creaindep@hotmail.com

en précisant vos identité, adresse, et le nom de la
troupe ou compagnie.